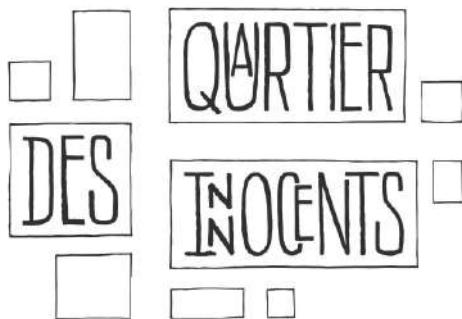


MARIE-HÉLÈNE MOREAU



R O M A N

Æthalidès

©Æthalidès, 2020
ISBN: 978-2-491517-06-9
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

LE GARÇON D'À CÔTÉ

L'aile a produit un léger craquement, presque imperceptible, lorsqu'elle s'est détachée du corps de la mouche. Tellement imperceptible qu'il se demande s'il n'a pas rêvé. Penché sur l'insecte qui s'agit encore, il tente de capter un son, une plainte d'agonie, imaginant ses cris, dérisoires et vains.

Très vite, il se lasse. Se levant brusquement, il donne un coup de talon et regarde avec satisfaction l'amas sanguinolent qui tache maintenant le caillou. Avec satisfaction et une certaine frustration, aussi, comme à chaque fois qu'il s'adonne à ce genre d'occupation. Insecte, grenouille, mulot, tout ce qui lui tombe sous la main finit invariablement par rendre l'âme dans d'atroces souffrances – il aime bien cette expression –, sans qu'il en retire plus de quelques secondes de plaisir. Il a l'impression qu'elles sont de plus en plus courtes, ces secondes, et il a d'ailleurs un doute sur la nature exacte des cris et autres gigotements observés. De la souffrance? De la terreur? Il n'en est pas sûr. Peut-être aucun des deux. Peut-être n'est-ce qu'un réflexe...

Il a songé, déjà, à essayer les chats. Mais quelque chose l'arrête sans qu'il sache très bien quoi. La peur de se faire prendre, sans doute... Il sait intuitivement qu'insectes et grenouilles – les mulots, aussi – suscitent du dégoût. Être surpris en train de tuer un chat, c'est une autre histoire.

Il en est là de ses réflexions lorsqu'une voiture – un genre de camionnette, plutôt, comme on en voit partout – débouche dans la rue. Arrivée à sa hauteur, elle ralentit légèrement, mais peut-être n'est-ce que pour passer le dos-d'âne qui protège les enfants des chauffards inconscients. Une silhouette vague – pourtant familière – l'observe un instant avant de se détourner. La camionnette poursuit son chemin et il cesse d'y prêter attention. Non, trop risqué les chats. Ou alors, il faudrait qu'il s'éloigne, qu'il s'enfonce dans le bois, là où personne ne passe. Ça, c'est une idée!

Peut-être à la cabane...

Des semaines, des mois même, qu'il n'y est pas allé. Une vieille cabane découverte par hasard en marchant dans le bois à la recherche de mulots ou de n'importe quoi d'autre pour s'occuper. Elle était abandonnée depuis longtemps. C'est en tout cas ce qu'il lui avait semblé tant elle disparaissait sous la végétation. Une chance qu'il soit tombé dessus! Sûrement des enfants du lotissement qui l'avaient construite des années auparavant et s'en étaient lassés ou bien étaient partis. Il s'était senti comme un aventurier découvrant un trésor et, une fois n'est pas coutume, une intense excitation avait envahi tout son corps.

Il lui avait fallu un long moment et quelques écorchures pour la dégager de sa gangue de feuilles. C'était juste une cabane. Un abri sommaire fait de planches, de quelques tôles et de simples parpaings, probablement volés sur des chantiers voisins. Pas de porte, mais une sorte de panneau posé à même le sol et qui pesait son poids. Il avait bien failli ne pas arriver à le déplacer,

d'ailleurs, et avait préféré ne pas penser à toutes les bêtes grouillant à l'intérieur lorsqu'il l'avait saisi à bras le corps pour dégager l'entrée. Il s'était faufilé par l'espace ainsi ouvert sans trop savoir si c'était de la peur ou de l'excitation qui faisait battre son cœur si fort. Il n'aurait pas su dire, non plus, si cette sensation était agréable ou bien désagréable.

Dedans, il n'y avait pas grand-chose, à part un jeu de cartes gondolées par la pluie et des canettes vides. Mais lui y avait vu bien plus! Comme un champ des possibles qui s'ouvrait soudain devant lui, la promesse d'aventures fantastiques qui l'emporteraient loin. Très loin. Il suffirait pour ça de nettoyer par terre, reclouer quelques planches. Ensuite, apporter des affaires qu'il aurait prises en douce : des coussins pour s'asseoir, des bougies... La liste s'allongeait. Il pourrait rester là des heures et des journées, caché des regards de la route. Personne ne le verrait. Personne ne l'entendrait. Surtout, personne ne viendrait l'embêter. Ni les enfants de l'école, ni ceux de la rue d'à côté – ces gamins stupides qui passent leur temps à taper dans un ballon et à lui faire du mal s'il a le malheur de croiser leur regard... Il est bien plus grand mais ils sont nombreux. Plus costauds, aussi. Lui ne sait ni se battre, ni même se défendre. Personne ne lui a montré. – Oui, ce serait son domaine et rien qu'en y pensant un sourire extatique avait irradié son visage.

Il avait passé là un instant délicieux à rêvasser, mais il avait vite déchanté, ramené à la réalité par l'humidité qui commençait à engourdir son corps et par la lumière du soir qui donnait à chaque arbre, chaque branche,

un air lugubre. Il avait mieux regardé autour de lui : que des planches pourries envahies par les ronces ! Il y avait du boulot... Il n'était ni assez fort ni assez bri-coleur pour construire son royaume et puis, il doit se l'avouer, il ne s'était pas senti rassuré, là-dedans. Le silence du bois, autour... Ou plutôt, tous ces bruits inconnus : craquements de branches, siflements d'oiseaux, et ce souffle – qu'est-ce que ça pouvait être ? Il avait préféré laisser tomber, se disant qu'il reviendrait plus tard, sûrement. Oui, plus tard. Quand il ferait plus chaud. Ou même, tiens ! lorsqu'il serait plus grand, plus courageux, plus... La panique l'avait pris. Il avait tout remis en place du mieux qu'il avait pu et il était parti, courant comme un voleur. Il s'était dit que personne ne la trouverait, « sa » cabane – il l'avait appelé comme ça, manière de se l'approprier –, et qu'il serait toujours temps d'y revenir.

Depuis, il se cantonne sur son territoire, à proximité de chez lui. Moins à l'abri des regards, certes, mais bien moins inquiétant. Et pour les chats, tant pis. Il verrait ça plus tard. Il n'est jamais retourné à la cabane.

« Lave tes mains ! »

Il est à peine entré qu'elle l'interpelle déjà. Il ferme la porte en poussant un soupir, entre dans la cuisine.

Sa mère, debout devant l'évier, lui tourne le dos. Il l'observe un instant. Ses cheveux tombent en masse désordonnée sur sa figure et elle garde les yeux fixés sur la poêle qu'elle s'acharne à nettoyer. Les mains plongées dans l'eau savonneuse, elle ne se retourne pas. Son legging moule les bourrelets de ses cuisses autant que son

tee-shirt ceux de son ventre, et il a beau savoir qu'elle porte cette tenue juste pour rester chez elle et faire le ménage, il a un pincement au cœur. Elle ressemble à une catcheuse sur le retour, engagée à bas prix pour la soirée mousse d'un quelconque Copacabana Club perdu dans la campagne. L'idée qu'il s'en fait du haut de ses douze ans, en tout cas. Une idée pas très claire, c'est sûr, mais triste. Et comme sans doute dans les lieux de ce genre, les clients ici aussi se font rares. Son père est parti depuis tellement longtemps qu'il ne garde de lui aucun souvenir autre que photographique. Quant aux autres...

Sans répondre, il ouvre le placard et saisit un paquet de céréales qu'il pose sur la table. Il attrape ensuite une bouteille de lait. Avant de s'asseoir lourdement sur la chaise, il referme le frigo avec son pied, laissant sur la paroi une trace qui s'ajoute aux autres. Sa mère ne prend plus la peine de nettoyer depuis longtemps. Elle a appris avec le temps à laisser tomber certaines choses. Les traces sur le frigo, par exemple. La propreté des mains de son fils, aussi, car elle n'insiste pas.

« J'ai fait des crêpes... »

D'un mouvement de la tête, elle désigne le plan de travail sur sa droite. Il stoppe net son geste, la bouteille de lait suspendue dans les airs, pour regarder la pile jaune pâle posée sur une assiette. Étrangement, ce n'est qu'alors qu'il en sent l'odeur. Comme si le fait de les voir les rendait soudain réelles.

Une fraction de seconde, il revoit sa mère telle qu'elle était quelques années auparavant, mince encore, souriant devant la pile de crêpes qu'elle préparait alors

presque tous les dimanches. C'était du temps où elle ramenait encore à la maison des hommes qu'elle appelait ses « amis ». Aucun ne restait longtemps ni ne parlait beaucoup. Rarement à lui, en tout cas. Une caresse distraite sur la tête, un vague sourire. Au mieux, certains lui demandaient comment il s'appelait avant de se taire, à nouveau. Un genre de politesse qu'ils avaient. Un peu comme un visiteur sans réelle intention de s'attarder, ni même de revenir. Il arrivait que l'un d'eux mange des crêpes, et lui ne savait jamais trop si cela lui faisait plaisir de les partager avec quelqu'un ou si ça le chagrinait parce qu'il en aurait moins. Ensuite, lorsque « l'ami » était parti, il n'osait jamais demander si celui-ci allait revenir ; un jour, on ne le voyait plus et, pendant un moment, sa mère et lui restaient seuls avant qu'un autre vienne puis reparte à nouveau et comme ça plusieurs fois – il n'avait pas compté.

Plus aucun homme n'est venu depuis plusieurs années, maintenant, et sa mère a grossi sans qu'il soit certain de l'existence d'un lien entre ces deux faits ni de l'ordre dans lequel ils se sont produits. Rares sont les fois, également, où elle lui prépare des crêpes. Sa voix, seule, est restée la même.

« Mange tant que c'est chaud. »

D'un bond, il se lève en repoussant la chaise qui produit un grincement aigu sur le carrelage. Il rentre instinctivement la tête dans les épaules en prévision d'une réaction de colère qui ne vient pas et il se détend.

« Merci, m'man ! »

Elle ne se retourne pas, se contentant de sortir l'une de ses mains de l'eau savonneuse pour s'essuyer le front